

## Histoire du monde indien

M. Gérard FUSSMAN, professeur

**Cours :** *Problèmes de méthode en histoire de l'Inde*  
(en relation avec le séminaire).

Le cours de cette année avait été conçu comme complément au séminaire. Sans programme défini à l'avance, il permettait de revenir sur des problèmes insuffisamment traités pendant le séminaire. Les principales questions abordées ont été les rapports entre recherche historique et *a priori* politiques, la possibilité d'atteindre à la vérité lorsque tant de données ont disparu, la nature de la preuve en histoire ancienne, la façon de présenter les hypothèses et les moyens d'évaluer la validité potentielle de celles-ci, la nature des techniques archéologiques, physico-chimiques, linguistiques, etc. mises en œuvre pour reconstruire l'histoire...

**Séminaire :** *Les Aryas en Asie centrale, en Iran et en Inde*

Le séminaire organisé conjointement avec MM. Kellens et Witzel sur ce sujet a été le point fort des enseignements de l'année. Le sujet est d'une relative actualité. Beaucoup d'études sont parues depuis plusieurs années, y compris dans la presse non spécialisée destinée au grand public, sur la possibilité de retrouver les traces archéologiques des (Proto-)indo-européens et les voies de leur expansion vers le sud (Indo-iraniens) ou l'est (Indo-iraniens, Tokhariens). En Inde, les débats sur l'origine externe ou l'autochtonie des langues et religions dites indo-aryennes ont pris une nouvelle ampleur et trouvent leur expression dans la presse quotidienne, les magazines d'information et les expositions de musée. Une nouvelle doxa *svadesim* très nationaliste cherche à s'imposer comme vérité d'évidence. Elle risque de trouver rapidement place dans les manuels de l'enseignement secondaire et supérieur indien.

On est tenté d'attribuer à ce mouvement d'idées, suscité par des découvertes qui ont souvent plus de trente ans d'âge, des origines malsaines : nationalisme projeté dans le passé en Inde et dans l'archéologie de langue russe ; volonté de sensationnalisme considéré comme source de réputation scientifico-médiatique et

de financements dans l'archéologie anglo-saxonne. Les savants et moins savants qui prennent part à ces débats s'appuient souvent sur des hypothèses de disciplines qui ne sont pas les leurs (par exemple la linguistique comparée ou la génétique des populations pour les archéologues) qu'ils considèrent comme vérités admises et dont ils ne connaissent pas toujours les conditions de production et de validation. Rares sont les tentatives véritablement multidisciplinaires. Elles ont souvent lieu à l'occasion de colloques où chacun vient avec une intervention déjà rédigée que la discussion ne l'incite pas à modifier, sauf sur des points mineurs. Les colloques qui ont réellement fait avancer la question sont plutôt rares et malheureusement publiés avec retard (un bon exemple est Johannes Bronkhorst and Madhav M. Deshpande ed., *Aryan and Non-Aryan in South Asia, Evidence, Interpretation and Ideology*, Harvard Oriental Series, Opera Minora 3, Harvard 1999).

Les équipes françaises de premier ordre qui travaillent plus ou moins directement sur ces sujets y sont moins impliquées que les équipes étrangères. Le sujet n'est pas à la mode en France ; il n'a pas d'implication politique directe ; ses retombées médiatiques (et donc financières) sont minimales. L'absence de forte implication personnelle des savants concernés leur permet de mettre leur ego de côté et de discuter sereinement de ces problèmes. C'est dans cet esprit que MM. Fussman et Kellens, profitant de l'invitation faite à M. Witzel de venir enseigner un mois au Collège de France sur un sujet proche supposant admise la thèse de l'origine externe des langues indo-aryennes, ont décidé de monter un séminaire commun consacré aux traces de la présence des locuteurs des langues indo-iraniennes anciennes en Asie centrale aujourd'hui ou jadis iranienne de langue (Turkménistan, Ouzbékistan, nord de l'Afghanistan) et dans le sous-continent indien. Il s'agissait de faire le point des connaissances et de soumettre à la critique des spécialistes un certain nombre d'hypothèses controversées ou considérées comme des vérités d'évidence. A l'origine, il s'agissait plus d'essayer d'y voir clair (*brain-storming*) que de produire de nouvelles hypothèses. Le succès du séminaire fut tel que les collègues et nombreux auditeurs qui nous firent l'honneur d'y participer nous demandèrent d'en publier une version « grand public ». Nous essaierons de le faire.

Les séances du séminaire étaient conçues pour durer une journée entière. Chaque séance commençait par un exposé de plus d'une heure, suivi de discussions pendant une heure environ. Voici le programme du séminaire, tel qu'il fut affiché et suivi.

Judi 4 janvier :

— 10-11 heures : Introduction générale. De l'Oxus à la Sarasvati : nouvelles hypothèses et vieux phantasmes concernant les Aryas, par M. Gérard Fussman.

— 14 h 30-15 h 30 : Grammaire comparée et grammaire historique : à quelle réalité correspondent les résultats de la grammaire comparée ? par M. Xavier Tremblay, chercheur à l'Académie des Sciences de Vienne (Autriche).

— 17 heures : Vedic data on linguistic substrates in Central Asia and India, I, par M. Michael Witzel, Professeur à l'Université de Harvard.

Jeudi 11 janvier :

- 10-11 heures : Le sens du mot Arya en Inde par M. Gérard Fussman.
- 14 h 30-15 h 30 : La civilisation de l'Oxus (BMAC) et son rapport aux Aryas par M. Henri-Paul Francfort, Directeur de recherches au CNRS.
- 17 heures : Vedic data on linguistic substrates in Central Asia and India, II, par M. Michael Witzel, Professeur à l'Université de Harvard.

Jeudi 18 janvier :

- 10-11 heures : Le sens du mot Arya dans l'Iran ancien par M. Jean Kellens.
- 14 h 30-15 h 30 : Gènes, races et migrations par M. Gabriel Gachelin, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur (Unité de Biologie Moléculaire du Gène) et Mme Véronique Barriel, maître de conférences au Museum d'Histoire Naturelle.
- 17 heures : Vedic data on linguistic substrates in Central Asia and India, III, par M. Michael Witzel, Professeur à l'Université de Harvard.

Jeudi 25 janvier :

- 10-11 heures : Mazdéisme, zoroastrisme et temples du feu par M. Jean Kellens.
- 14 h 30-15 h 30 : Nouvelles découvertes archéologiques en Ouzbékistan : la problématique des temples-terrasses, par MM. Franz Grenet et Claude Rapin, Directeurs de recherches au CNRS.
- 17 heures : Vedic data on linguistic substrates in Central Asia and India, IV, par M. Michael Witzel, Professeur à l'Université de Harvard.

\*

Dans son « Introduction générale. De l'Oxus à la Sarasvati : nouvelles hypothèses et vieux phantasmes concernant les Aryas », G. Fussman rappella que depuis le XIX<sup>e</sup> siècle on admet que les locuteurs des futures langues indo-iraniennes se donnaient le nom d'Aryas en Inde, d'Aryas en Iran. Cette dénomination n'a, dans la bouche des spécialistes qui l'utilisent, ni connotation raciale, ni connotation politique ou sociale. Par contre, attestée uniquement dans des textes religieux (les seuls qui aient été préservés), elle ne peut manquer d'avoir aussi valeur religieuse.

Les recherches menées au Turkménistan, en particulier les fouilles très médiatisées de V. Sarianidi à Gonur et Togolok, ont révélé l'existence d'une culture matérielle très avancée que beaucoup attribuent aux Indo-iraniens (c'est-à-dire aux locuteurs des futures langues iraniennes et indiennes du nord), ou — avec une chronologie plus basse — aux premiers Iraniens ou aux futurs Indo-aryens (voir les importantes réserves de H.-P. Francfort, *infra*). Elles ont à nouveau

attiré l'attention sur l'importance du facteur géographique. En effet, à partir du moment où l'on admet 1° que les futurs Indo-aryens ont pénétré en Inde par le nord-ouest du sous-continent (thèse que nient de plus en plus de nationalistes indiens), 2° que leurs ancêtres habitaient à l'ouest de l'Oural et au nord de la mer Noire et de la Caspienne (thèse raisonnable mais difficile à prouver), 3° que le climat n'est pas plus aride aujourd'hui qu'il y a 4 millénaires (thèse contestée), la disposition des chaînes de montagne et des déserts impose de chercher les traces du passage des futurs Indo-aryens en Turkménie ou en Bactriane, plus précisément le long des rivières qui prennent naissance sur le versant nord de l'Hindou-Kouch : Murgab, Balkh-ab, Qunduz-ab, Kokcha. La partie nord-est de l'actuel Afghanistan commençait à être connue grâce aux prospections dirigées par J.-Cl. Gardin et à la fouille de Shortughai. Mais, malgré les travaux passés d'une mission archéologique afghano-soviétique, le Xorasan afghan (nord-ouest et sud-ouest de l'Afghanistan) reste pour l'essentiel *terra incognita* alors que la géographie imposerait d'y chercher, à supposer qu'il soit possible de les y repérer, les traces des futurs Indo-aryens.

Une mise au point semble d'autant plus nécessaire que V. Sarianidi, s'appuyant pour l'essentiel sur les dates admises dans l'*History of Zoroastrianism* de M. Boyce, voit dans les établissements cultuels de Gonur et Togolok des temples « pré-zoroastriens ». Or ces dates, et la vision très traditionaliste du zoroastrisme que l'on trouve dans ce manuel, sont remises en question par les travaux récents de MM. Skjaervø (*Die Sprache* 36, 1994) et Kellens (*JA* 1998). La mise au point de nouvelles techniques (usage de l'accélérateur de spectromètre de masse) et les progrès de la calibration permettent de préciser et parfois de considérablement modifier les datations de restes archéologiques par le <sup>14</sup>C.

Doivent aussi être prises en compte la surprenante réapparition des recherches sur le nostratique et la vogue des aventureuses conclusions tirées par L. Cavalli-Sforza de l'étude des mutations génétiques. On peut voir l'association de ces deux mouvements d'idées dans certaines interventions prononcées lors du très médiatisé colloque sur les momies du Xinjiang (Victor H. Mair ed., *The Bronze Age and Early Iron Age Peoples of Eastern Central Asia*, 2 vol., Washington 1998 = *JIES*, Monograph n° 26). De leurs côtés les indianistes ne peuvent laisser sans commentaire la création par les archéologues nationalistes indiens de la notion de « civilisation de l'Indus-Sarasvati » supposée autochtone et centrée sur le nord de la République indienne, conséquence logique de la croyance en l'autochtonie indienne des Aryas et élément important des controverses politiques contemporaines sur l'essence éternelle de la civilisation indienne (*hindutva, sanatandharma*).

A l'inverse de certains idéologues indiens pour qui le sanskrit est originaire de l'Inde, à la différence aussi de Gamkrelidze et Ivanov qui, relançant les recherches sur le nostratique, placent le berceau des Indo-européens en Anatolie, les linguistes et archéologues occidentaux ou de langue russe considèrent généralement que les populations parlant la langue que continuent les langues iraniennes

et indo-aryennes anciennes et contemporaines habitaient nécessairement très au nord de l'Inde, dans les régions steppiques à l'ouest de l'Oural et au nord de la Mer Noire et de la Caspienne. Contrairement à beaucoup de linguistes, la plupart des archéologues qui étudient cette période 1<sup>o</sup> croient à l'existence d'une langue unitaire dite Proto-Indo-Européen (PIE), source ultime de toutes les langues indo-européennes aujourd'hui attestées ; 2<sup>o</sup> attribuent cette langue à une population unique, souvent à une race caractérisée par des traits physiques et génétiques ; 3<sup>o</sup> retrouvent cette population/race dans une culture matérielle dont les marqueurs sont des inhumations comportant des squelettes entiers ou partiels de chevaux et, en l'absence de ces inhumations, des céramiques grossières (dites d'Andronovo) généralement associées à ces inhumations.

On trouvera de bons résumés des théories actuelles dans les articles édités par V. Mair (*op. cit.*), en particulier celui de Mallory. Partant de l'importance avérée du cheval dans les civilisations anciennes de langue indo-européenne et de l'existence d'un étymon i-e du nom du cheval, on pose en principe que le cheval fut domestiqué pour la première fois par une population de langue Proto-Indo-Européenne (PIE). Le hittite donnant la première attestation écrite du nom i-e du cheval, la domestication de celui-ci est sûrement antérieure à c. 2000 BC. La date *post quem* pourrait être celle de l'invention du véhicule à roues d'abord attelé de bœufs, c. 3300 BC. Le cheval étant natif de la steppe, on identifie ainsi le peuple PIE, considéré comme entité unitaire, à diverses cultures de la région du Dniepr et du Dniestr où l'utilisation ancienne du cheval et du char(iot) est bien attestée, en particulier celle des tombes à fosses.

Le raisonnement n'a rien de scandaleux mais suppose implicitement que nommer le cheval, c'est savoir le domestiquer. On n'envisage pas qu'on puisse connaître le cheval pour l'avoir vu ou chassé, sans encore avoir tenté de le domestiquer ; ni que les premières techniques équestres puissent avoir été empruntées à des populations de langue non i-e, ni que \**ekwos* puisse désigner un autre animal que le cheval des classifications linnéennes (un âne, un onagre). Par ailleurs ces mêmes archéologues reconstituent les mouvements de population anciens à partir de *stemma* qui sont loin de faire l'unanimité : beaucoup de linguistes considèrent que les divergences entre langues i-e attestées supposent un PIE dialectalisé. L'existence de spécialistes religieux itinérants ne pouvait suffire à compenser les évolutions divergentes que produit nécessairement la dispersion et l'isolement de groupes humains censés parler la même langue et croyant le faire. Les archéologues et certains linguistes ne réalisent pas non plus que le vocabulaire commun conservé, ou presque sûrement reconstruit, est d'une banalité si grande qu'il ne nous renseigne pas sur la culture matérielle PIE, non plus que sur sa spécificité dans la mesure où il est impossible de distinguer un mot PIE d'origine (= créé par) d'un emprunt ancien à un groupe parlant un autre type de langue.

Le PIE devait avoir certains points en commun avec les langues des populations non PIE voisines puisqu'il avait la même origine, du moins si l'on adopte

l'hypothèse d'une origine unique de l'espèce humaine. Sa spécificité devait en même temps être très grande car on le saisit à un stade de complexité avancée, déjà pourvu des moyens linguistiques nécessaires à l'expression précise de la pensée et du mythe. Il est l'outil poétique et magique d'une prêtrise probablement itinérante qui privilégie l'ésotérisme et l'ambiguïté. Le système politique reconstruit est celui d'une société de guerriers et/ou pasteurs dirigés par un roi, dotée d'une culture et d'une mythologie communes mais difficiles à reconstruire et d'une théologie délicate à reconstituer car la nomenclature divine est propre à chacun des peuples de langue i-e. Ces caractéristiques empêchent de se satisfaire des critères utilisés par les archéologues pour identifier les cultures PIE. Les cultures « chevalines » de la steppe russe du 3<sup>e</sup> millénaire n'étaient pas toutes nécessairement de langue PIE. On peut raisonnablement admettre que l'un des groupes porteurs de cette culture l'ait été, mais aucun critère ne permet de préciser quel il fut, s'il imposa sa langue et sa culture à ses voisins ou s'il les détruisit. On ne voit pas comment on pourra jamais aller au-delà de cette affirmation puisque l'écriture n'ayant pas encore été inventée, on ne pourra jamais rien savoir de la langue des personnes inhumées. Or le PIE est une langue, peut-être une idéologie, pas une population identifiable par sa culture matérielle, encore moins une race.

La steppe russe ayant été parcourue pendant des siècles par les Scythes, on ne s'étonne pas que les populations vivant au nord et à l'est de cette zone, populations de langues dites finno-ougriennes, aient emprunté quelques mots aux langues iraniennes des Scythes. Il semble qu'elles aient aussi emprunté des formes plus anciennes, antérieures à l'ouverture du *s-* en *h-* des langues iraniennes et à la disparition du *zh* préconsonantique en *i-a*, c'est-à-dire des formes antérieures à la séparation linguistique du groupe *i-ir*. Bien que la réalité de ces emprunts me paraisse pouvoir être discutée, c'est une raison acceptable de situer l'habitat ancien des *I-ir* dans la steppe russe. L'identification admise par beaucoup de leur culture avec la variante Sintashta de la culture d'Andronovo repose elle sur une argumentation contestable<sup>1</sup>. A Sintashta semble attestée vers 2000 BC une inhumation à char accompagnée de dépouilles chevalines. Son attribution aux Aryas (*I-ir*) repose sur la supposition que les dépouilles chevalines équivalent à un *asvamedha* prévédique bien que le sacrifice de chevaux n'ait en rien été spécifique à l'Inde védique, et sur l'attribution plus ou moins implicite de l'invention du char de guerre aux *I-ir* puisque le mot *i-e* (?) qui le désigne (*ratha*) n'est attesté que dans les langues *i-ir*. Mais posséder un mot pour désigner le char de guerre ne signifie pas qu'on ait inventé celui-ci (voir Peter Raulwing, *Horses, Chariots and Indo-Europeans, Foundations and Methods of Chariotry Research from the Viewpoint of Comparative Indo-European Linguistics*, Archaeolingua, Series Minor 13, Budapest 2000). Il est tout aussi abusif de considérer les restes

---

1. On trouvera un résumé de cette argumentation dans l'article de Mme Kuzmina publié par V. Mair, *op. cit.*

de constructions de la culture de Sintashta comme les ancêtres du *vara* iranien et des *pur* védiques. La date de c. 2000 BC (la fourchette proposée est 2100-1800), par contre, est davantage acceptable puisque la langue et surtout la liste des divinités des documents de Mitanni semblent attester que la séparation linguistique entre Iraniens et Indiens était faite en 1326 BC. Elle peut être de beaucoup antérieure bien qu'il ne faille pas trop s'éloigner des dates aujourd'hui admises (c. 1200-1000) pour la première fixation des hymnes avestiques et védiques dont la langue est encore fort semblable. Si l'on place cette séparation vers 1800 BC, ou même vers 1500 BC, si les figurines de cheval de Pirak sont vraiment attribuables aux Aryas indiens et si les nouvelles méthodes physiques de l'archéologie confirment la date de 1700 BC autrefois proposée pour elles par les Jarrige, l'attribution aux I-ir indivis de la civilisation de l'Oxus ou Bactro-Margian Archaeological Complex (BMAC) (2200-1500, *infra*) est chronologiquement difficile quoique possible. Mais ce qu'on en sait ne correspond pas à l'impression générale que donne la lecture du RV et de l'Avesta ancien. Comme l'ont rappelé Witzel et Falk, les correspondances portent sur des détails seulement. L'attribution de la civilisation de l'Oxus aux I-ir indivis est donc improbable, son attribution aux futurs Aryas indiens encore plus. Il semblerait que ces futurs Indiens aient traversé l'aire de la civilisation de l'Oxus sans lui avoir emprunté grand chose et sans y avoir laissé de trace matérielle clairement identifiable. Il n'y a pas à s'en étonner : on ne les repère pas davantage au Panjab.

On ne reviendra pas sur les raisons qui militent en faveur d'une origine extra-indienne des Aryas. Celle-ci est admise par beaucoup de nos collègues indiens. Elle gêne le sentiment national et religieux de beaucoup d'autres. Il y a toujours eu des francs-tireurs **hindous** pour dire que les Aryas sont beaucoup plus anciens (Tilak), indiens de tout temps (e.g. S.B. Roy, *Early Aryans of India (3100-1400 BC)*, Navrang, New-Delhi 1989, avec une préface de J.-P. Joshi, Directeur de l'Archaeological Survey of India), que les Aryas indiens de Mitanni venaient d'Inde, comme tous les peuples de langue i-e d'Europe et d'Asie. Après tout telle est l'origine des Tsiganes dont la dispersion ultérieure n'est pas moindre et qui n'ont laissé aucune trace archéologique de leurs voyages. Cette tendance trouve aujourd'hui son expression dans des livres parfois bien informés publiés par des scientifiques (astronomes, etc.) ou prétendus tels (directeurs d'instituts de yoga) travaillant aux USA, tirant un certain prestige de cette scientificité supposée (e.g. Georges Feuerstein, Subhash Kak and David Frawley, *In Search of the Cradle of Civilization*, USA 1995, Delhi 1999) et trouvant un auditoire bien disposé dans l'actuel gouvernement indien (BJP) et les comités scientifiques qu'il a nommés. Cette thèse permet de considérer que les Aryas sont les fondateurs de la civilisation de l'Indus dont les sites principaux sont au Pakistan (Harappa, Mohenjo-Daro, etc.). On s'attendrait à ce que cela nourrisse des thèses irrédentistes. En fait, cela aboutit à créer le concept de civilisation de l'Indus-Sarasvati, en accolant à l'Indus le nom d'une rivière mythique partiellement

indienne et totalement hindoue. Beaucoup de nos collègues indiens constatent avec regret que les savants occidentaux ne se mêlent pas de ce débat où la linguistique et l'histoire sont utilisées pour soutenir des thèses religieuses et nationalistes grosses de danger pour l'Inde « séculariste ».

L'après-midi du même jour, M. Xavier Tremblay a donné un exposé sur « Grammaire comparée et grammaire historique : à quelle réalité correspondent les résultats de la grammaire comparée ? ». Il rappela que bien qu'utilisant les mêmes matériaux et suivant en partie les mêmes méthodes, linguistique historique et linguistique comparée ont des visées différentes, l'une décrivant les différentes étapes de l'évolution d'une langue, l'autre reconstituant un archétype expliquant toute une série de langues, considérées comme appartenant à la même famille, avec un maximum de régularités et en recourant le moins possible à l'analogie pour rendre compte des exceptions. Les régularités obtenues sont assimilées par la plupart des comparatistes depuis Meillet à un état de langue commun, ou langue-mère, à partir duquel elles ont commencé à diverger. Mais Brugmann et Paul ne le font pas. La preuve expérimentale de la validité de cette reconstruction est donnée, en apparence et dans le meilleur des cas, par le déchiffrement de nouvelles langues attestant la réalité de ce qui était, avant ce déchiffrement, hypothèse seulement. C'est le cas des labiovélares et de l'instrumental reconstitués à partir du grec du premier millénaire et attestés par la suite en mycénien. Mais ce mycénien, quoique plus ancien, n'est pas plus proche du proto-grec uniforme que les dialectes grecs précédemment connus. La protolangue n'est donc pas une langue-mère dont l'existence serait historiquement et linguistiquement démontrée, mais une théorie scientifique à l'usage des linguistes dont la justesse se mesure à sa puissance explicative. Dans certains cas, l'existence historique de la langue-mère peut même être contestée sans que la théorie perde de sa valeur heuristique. C'est le cas du vieil-anglais, posé pour expliquer des innovations partagées par tous les dialectes qui en sont déclarés issus (anglien, vieux-saxon, kentique), dont on sait qu'il se constitua par influence mutuelle entre ces dialectes réunis sur l'île de (Grande-)Bretagne sans qu'un proto-anglais ait jamais existé. L'école de Berlin (Johannes Schmidt, Wilhelm Schulze) rejeta même, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, au nom du réalisme, les concepts de protolangue et d'arbre phylogénique (*Stammbaum*), concevant l'indo-européen comme une contiguïté de langues s'influençant mutuellement (*Wellentheorie*), non comme une famille dont on pourrait dresser l'arbre généalogique.

Sans aller jusque-là, il faut réaffirmer qu'entre le PIE théorique des comparatistes et les langues réellement parlées, il y a un saut. La méthode comparative ne peut reconstituer qu'une protolangue unitaire, sans dialectes, sans profondeur chronologique, qui est la somme des équivalences entre langues. Elle ne peut pas tenir compte, par exemple, des éléments disparus ou conservés par une seule langue. Affirmer ou croire que la protolangue reconstituée est la langue originelle réelle revient à nier la part considérable qui échappe définitivement à nos moyens

d'investigation : évolution antérieure, divisions dialectales, emprunts anciens à d'autres langues du même groupe ou d'un autre groupe, formes disparues sans descendant attesté, évolutions sémantiques anciennes. C'est aussi confondre la théorie et la réalité. La préférence opiniâtre de nombreux linguistes et de la plupart des archéologues pour le modèle de l'arbre généalogique est issue de cette confusion : la méthode comparative permet de reconstituer un modèle qui, transposé en histoire, donne l'illusion de la continuité. La meilleure preuve de cette illusion est que le PIE reconstitué est uniforme alors que PIE réel, s'il exista, était nécessairement dialectalisé. Pas plus que les mathématiques, la grammaire comparée ne reconstitue le réel ni ne le décrit sans distorsion. Elle permet seulement de le systématiser et en partie de le comprendre.

La discipline qui intéresse le plus les archéologues et les historiens est la paléontologie linguistique, ou reconstitution, par analyse du vocabulaire, de la culture matérielle et intellectuelle, de l'habitat originel et des voies de dispersion des locuteurs du PIE. Or, dans aucun de ces domaines, il ne peut y avoir unanimité parmi les linguistes. La grammaire comparée ne traverse pas de crise et les comparatistes s'accordent sensiblement, depuis 1980 environ, sur le système phonologique (trilaryngalisme inclus) et morphologique (racines, suffixes, apophonie, désinences, catégories grammaticales) du PIE. Le lexique sûrement reconstitué est très pauvre. Surtout, nous connaissons les métaphores utilisées en PIE, non le sens précis des mots. Pour donner un exemple tiré du vocabulaire de la parenté, le mieux connu, celui aussi à partir duquel les historiens spéculent le plus, on ne sait si \*ph<sub>2</sub>-ter-, \*b<sup>h</sup>reh<sub>2</sub>-ter-, \*meh<sub>2</sub>-ter- désignaient essentiellement le père, le frère et la mère de sang, si et à quelles conditions l'adoption était possible, si la polygamie, le fosterage et le lévirat étaient réellement pratiqués, si le (premier ?) mariage était exogamique ou endogamique, etc. En outre les mots changent de sens selon des voies imprévisibles, ce qui invalide la plupart des théories élaborées à partir de noms d'animaux ou de plantes : non seulement ces noms ont pu s'appliquer à époque ancienne à d'autres êtres que ceux auxquels ils s'appliquent dans les langues historiquement connues, mais en outre on oublie trop souvent que nos systèmes classificatoires (Linné) remontent au 18<sup>e</sup> siècle seulement et que ceux des anciens pouvaient être très différents. « Chien » et « loup » s'opposent dans le lexique i-e, ce qui semble indiquer que les locuteurs du PIE avaient domestiqué le chien. Mais la catégorie « chiens » en avestique incluait loutres et hérissons. Paradoxalement, les connotations et la phraséologie sont plus facilement reconstituables que le sens précis des mots. La multiplicité des apophonies reconstituées pour certains d'entre eux (pas moins de cinq pour \*h<sub>1</sub>neh<sub>3</sub>-men-, « nom ») met parfois en péril l'idée même de leur existence positive.

Toute langue dispose de moins de noms que de choses à nommer si bien que des catégories qui nous apparaissent fort éloignées, et apparaissaient peut-être déjà très différentes aux locuteurs du PIE, sont homonymes ou partiellement

homonymes : le marronnier diffère du châtaignier, mais « marron » signifie aussi « châtaigne », et il est difficile d'expliquer pourquoi le marronnier est dit en anglais *horse chestnut* (*hippocastaneus* en latin scientifique) ! On aura du mal à expliquer, de même, qu'un vieux bouc et un lapin adulte soient tous deux des bouquins et on se gardera de voir dans le chariot dit « diable » une incarnation satanique. Quand nous-mêmes usons de tant de noms contraires et à l'observation naïve et à la réflexion scientifique, peut-on attribuer au lexique reconstitué, vieux de quatre à cinq millénaires, d'un peuple voyageur une précision et une cohérence sans failles et une transparence qui nous permettrait de reconstituer avec un minimum de vraisemblance les concepts sous-jacents ?

La mythologie comparée n'est pas moins abstraite que le lexique. Le nom générique du « dieu » est i-e, mais il désigne des types divins très différents en Anatolie, Inde, Grèce, etc. De nombreux récits, attributs et formes culturelles paraissent remonter à des conceptions communes, mais l'analyse, même structurale, ne permet pas de remonter au-delà de cette constatation, encore moins de reconstituer un système complet de pensée. Même si l'on admet avec G. Dumézil que Romulus s'oppose à Numa comme Varuṇa à Mitra, il y a bien d'autres aspects dans la vie de Romulus, sa jeunesse avec Remus en particulier, qui échappent à cette dichotomie : Romulus n'est pas Varuṇa et Numa n'est pas Mitra. Rien ne permet de projeter Varuṇa comme dieu i-e. Rien ne permet de savoir ce qui est hérité dans le Varuṇa rig-védique dont la personnalité et les fonctions restent très controversés. De même que la grammaire comparée reconstitue une phonologie et une morphologie plus qu'un lexique et aucune chose, de même la mythologie comparée reconstitue, avec plus d'incertitudes encore, des mythèmes, des théologèmes, peu de noms, point de dieux.

Il est possible d'objecter que lorsqu'un champ lexical est attesté, la probabilité d'emprunt ou d'illusion quant au sens des mots décroît, ainsi pour le char. Rien n'assure pourtant que le char, bien que son nom i-ir soit d'apparence i-e (dérivé du nom de la roue ?), soit une invention i-e : de bons savants militent pour une origine proche-orientale et une diffusion rapide en Eurasie. L'examen critique des données, même dans ce cas, pourtant apparemment le plus favorable, montre la fragilité des hypothèses très répandues, et souvent présentées comme certaines, qui utilisent comme marqueur archéologique du PIE les tombes à inhumations de chevaux et comme marqueur de l'I-ir les tombes contenant des restes de char.

Il en va de même pour la toponymie dont les exemples indiens et iraniens enseignent qu'elle est très facilement transposable d'un pays à l'autre.

Une traverse ultime est que la plus ou moins grande attention portée à une donnée linguistique peut suffire à ruiner la théorie historique apparemment la mieux fondée. Contrairement à ce qui est généralement enseigné, il n'existe pas d'innovation linguistique commune à toutes les langues dites iraniennes depuis leur plus ancienne attestation et qui les séparerait toutes des langues dites indo-aryennes. Ainsi digor \**læsæg* « saumon » conserve le \**l* PIE (allemand *Lachs*),

et *s-* est encore attesté en vieux-perse au 8<sup>e</sup> siècle avant n. è., à une époque où RV et Gathas étaient déjà composés et même fixés. Il se peut donc que le proto-iranien commun n'ait pas eu plus d'existence réelle que le proto-anglais. Une telle position est sans grande conséquence pour la grammaire comparée de l'iranien ancien. Mais s'il n'a jamais existé d'entité linguistique proto-iranienne, les efforts des archéologues pour retrouver des traces matérielles y correspondant sont vains. La scission entre Iraniens et Indiens aurait été très progressive et les innovations partagées qui caractérisent le groupe iranien seraient autant ou plus à attribuer à des coalescences qu'à l'héritage d'une langue-mère commune. (Résumé revu et corrigé par M. Tremblay).

La discussion, très fournie, a porté sur les rapports entre langues et dialectes, sur les possibilités d'emprunt, et sur l'usage du cheval et du char comme marqueurs archéologiques. Les deux schémas ici insérés, élaborés par G. Fussman postérieurement à la discussion, montrent comment visualiser la dispersion des populations de langue i-e en partant d'un PIE dialectalisé (pas de *Stammbaum*) et de la possibilité d'emprunts de vocabulaire et d'artefacts. Ils sont très éloignés des schémas utilisés par Renfrew, Mallory ou Kuzmina, mais tout aussi vraisemblables, pour ne pas dire plus.

Le même jour, le premier cours de M. Witzel a porté sur les langues non-i-e dont on peut raisonnablement présumer l'existence dans le nord de l'Inde au moment de l'arrivée des premiers groupes i-a, sur les parties du vocabulaire i-a où l'on peut espérer trouver trace d'emprunts à ces langues et sur les critères qui permettent d'affirmer qu'un mot aujourd'hui i-a a été anciennement emprunté à une langue non i-a ou non-i-e.

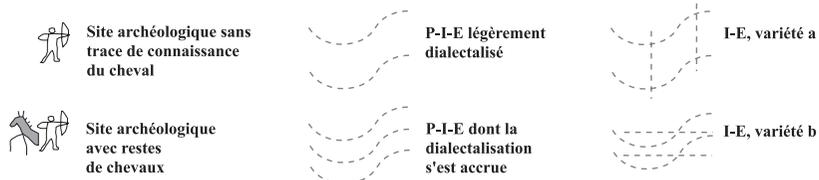
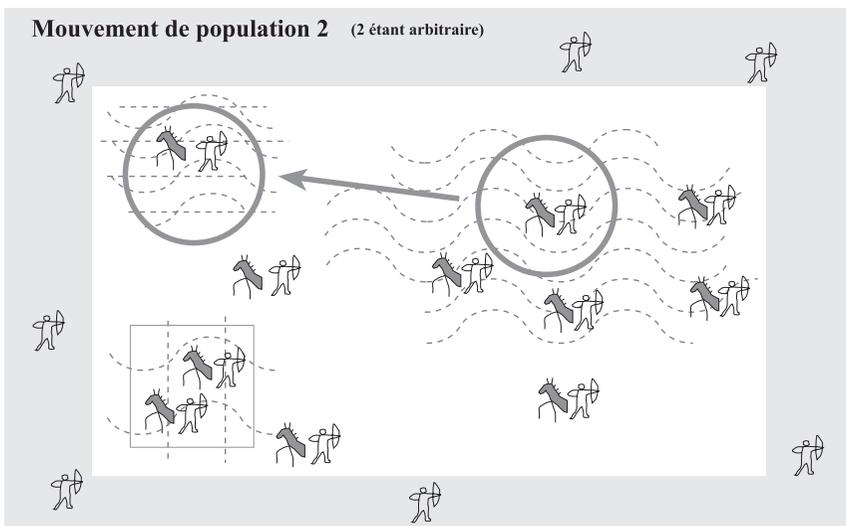
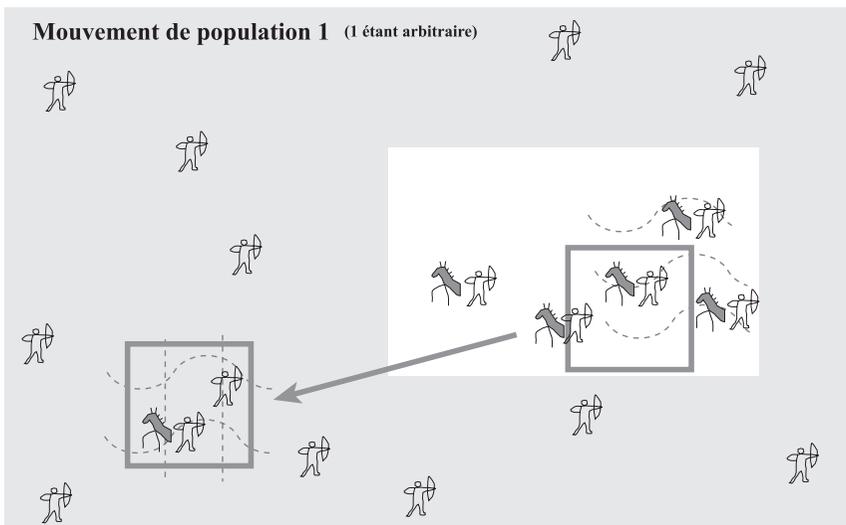
Le 11 janvier, l'exposé de G. Fussman a porté sur un sujet fort débattu : « Le sens du mot Arya en Inde ». La série indienne *ari*, l'ennemi ; *arya*, seigneur de la maison, bienveillant ; *arya*, seigneur de la maison ; *ārya* ; *Aryaman*, dieu de l'hospitalité et du mariage, insère le mot *ārya*, traduit depuis le 19<sup>e</sup> siècle comme « locuteur d'une langue i-ir. », dans une série grammaticale. Mais la reconnaissance qu'il s'agit d'une dérivation à *vṛddhi* ne permet pas de donner un sens à ce nom, comme en témoigne, entre autres, la controverse entre P. Thieme et G. Dumézil. L'ingéniosité et les parallèles des étymologistes n'apportent pas davantage de certitude. Plusieurs racines i-e partiellement homophones sont en effet possibles, AR dans le sens d'aller ou de convenir, AN/AR/AL dans le sens d'autre. Il n'est pas possible d'en déduire le sens précis que donnaient au mot *ārya* les premiers locuteurs des langues i-a lorsqu'au deuxième millénaire avant n. è., ils commençaient à s'approprier les pâturages du Baluchistan et du Panjab. L'archéologie ne pouvant les identifier, ou ne pouvant les identifier que par l'utilisation des sources écrites qui nous en parlent, les seuls moyens de connaître leur apparence et leur culture sont le recours à l'analogie et l'étude philologique du RV.

## EXPLICATION DES SCHEMAS

Le mouvement de population 1 se produit à partir d'une aire où l'on connaît (utilise ?) le cheval, mais dont une partie seulement de la population parle une langue correspondant au PIE. Comme toute langue, ce PIE comporte des variétés locales, sociales et peut-être sexuées dont nous ignorons l'importance. A un moment donné, une partie de la population PIE habitant cette aire, peut-être accompagnée de voisins parlant une langue autre que le PIE, migre. Elle finit par s'installer dans une région *x* (par exemple l'Anatolie) où elle apporte la connaissance du cheval. La langue historiquement attestée qu'elle parle désormais est une langue *i-e* (variété *a*) qui diffère du PIE par l'évolution intrinsèque naturelle qu'elle a subie, par l'influence des langues qu'elle a rencontrées au cours de sa migration, et par la langue substrat du pays colonisé.

A une étape ultérieure, la connaissance du cheval s'est répandue et l'aire où on parle une langue correspondant au PIE s'est élargie. Il n'y a plus trace du groupe parti antérieurement et désormais fixé sans idée de retour dans la région *x*. C'est alors qu'un autre groupe décide de migrer (mouvement de population 2). Il parle un PIE légèrement différent de celui du premier groupe parce qu'il relève d'un autre dialecte et qu'il est plus récent. Lorsque ce groupe se fixe dans la région *y* (disons la Scandinavie), la langue *i-e* qu'il y parle (variété *b*), bien qu'ayant la même origine que l'*i-e* variété *a*, en diffère parce que le point de départ PIE était chronologiquement et dialectalement différent, parce que les populations rencontrées, assimilées, traversées etc. ont été autres, et parce que le substrat n'est pas le même.

Le processus se répète quand, par la suite, des groupes *i-e* émigrent à partir de *x* et *y* respectivement.



SCHÉMAS DES RAPPORTS ENTRE LES TROUVAILLES ARCHÉOLOGIQUES ET LES RECONSTITUTIONS LINGUISTIQUES

Le recours à l'analogie est à la fois subjectif et susceptible d'anachronisme, mais il est indispensable car sans lui les textes ne parlent pas à l'imagination. Les Aryas, au témoignage du RV, n'ignorent pas l'agriculture. Mais ce sont d'abord des éleveurs itinérants ou migrants, amateurs de razzias et habitués aux combats. On peut chercher leur analogue dans les groupes pashtounes infiltrés puis installés en Bactriane afghane à partir du début du 19<sup>e</sup> siècle. Principalement bergers et bouviers, pratiquant la transhumance, très assurés de leur identité et agressifs, ils voyagent par petits groupes de 100 à 150 personnes qui peuvent, pour une fête, un marché ou une guerre, s'agglomérer en unités temporaires beaucoup plus importantes. Ils vivent au contact de populations allogènes qu'ils côtoient, au voisinage desquelles ils passent souvent l'hiver, avec qui ils rivalisent pour l'obtention des meilleurs pâturages d'été, mais à qui ils se mêlent assez peu. Leur langue, leur pratique de l'élevage, leur habitat sous tente, leurs vêtements, un vague type physique aussi les distinguent fortement des populations sédentaires pratiquant une agriculture irriguée avec qui ils sont en contact et qu'ils ont soumises. Mais l'archéologie ne pourrait déceler leur présence : lorsqu'ils lèvent le camp, il ne reste que des trous de piquet, quelques ordures, des cendres, des débris de vaisselle et de poterie achetées au bazar, rien qui soit véritablement caractéristique. Ajoutons que depuis un millénaire on suit grâce aux textes leur graduelle expansion ponctuée de batailles, en Inde vers le sud, en Bactriane vers le nord, que dans certains cas cette expansion ne se révèle qu'à travers l'onomastique (l'emploi du nom Pathan même au Bengale et en Inde du sud par des gens qui ne parlent pas un mot de pashto) et que dans d'autres elle aboutit à un remplacement ou à une assimilation totale de la population préexistante à leur arrivée (nord-ouest du Pakistan) ou à l'implantation d'une substantielle population parlant pashto politiquement et militairement dominante (Bactriane afghane).

Si la philologie védique travaille sur l'ensemble des textes védiques, en particulier les quatre *samhita*, l'étude des premiers locuteurs des langues i-a, au moment de leur entrée en Inde, doit utiliser le seul RV : les autres *samhita* sont en effet plus récentes et les textes ultérieurs correspondent à un système religieux profondément changé où les hymnes ne sont plus utilisés qu'à titre d'extraits (*yajus*). Le RV a été compilé entre 1200 et 800 avant n. è., après l'occupation du Panjab, mais avant l'occupation de la plaine indo-gangétique : son horizon ne va pas au-delà du Panjab. Certains noms de rivières semblent désigner des fleuves d'Arachosie, peut-être même de Russie méridionale. Les auteurs de la compilation ont rassemblé des hymnes isolés préexistants, dont le caractère sacré était déjà bien établi et qu'il convenait de préserver fidèlement pour leur valeur magique plus que pour leur sens. L'élaboration et la première fixation de ces hymnes peut donc, dans certains cas, remonter à la première moitié du 2<sup>e</sup> millénaire avant n. è. Ce sont des textes hiératiques dont l'interprétation littérale n'est pas encore achevée. Ils sont composés dans un style métaphorique à énigmes, utilisent un vocabulaire et une syntaxe recherchés. Éloges de dieux ou de chefs,

prières à des dieux composées par des spécialistes pour des spécialistes et pour des chefs, très centrés sur le sacrifice, ils ne sont en aucun cas des descriptions de la réalité. L'interprète moderne doit chercher les rares indices qui permettent de la restituer et être conscient que le tableau qu'il reconstitue est nécessairement incomplet, et donc biaisé.

Le RV contient très peu de descriptions précises, presque rien sur les paysages, rien sur l'apparence physique des Aryas dont on doit se résigner à penser qu'elle se voulait identique à celle de leurs dieux. Mais ceux-ci non plus ne sont pas l'objet de descriptions précises : on en dit surtout qu'ils scintillent et qu'ils sont lumineux. Sauf une poignée de vocables controversés, le RV ne contient rien qui permette d'opposer l'apparence physique des Aryas à celle de leurs ennemis. L'opposition blanc/noir (*sveta/kr̥ṣṇa*) est surtout celle de la lumière et des ténèbres, qui se superpose à l'opposition entre le bien et le mal. Les rares formulations qui paraissent se rapporter à l'apparence physique des noirs *dasyu* et *dasa* peuvent et probablement doivent s'interpréter métaphoriquement, par référence au combat de l'ombre et de la lumière, du mal et du bien. Cela n'exclut pas que les Dasyus aient été plus sombres de peau que les Aryas car, pour citer Montesquieu, « on ne peut se mettre dans l'idée que Dieu, qui est très sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir » (*Esprit des Lois*, XV, chapitre V, De l'esclavage des nègres, Pléiade, p. 494) et inversement qu'une âme noire ait un corps tout blanc. Rien n'incite en tout cas à se représenter les Aryas, bronzés par plusieurs siècles d'errance dans les déserts et montagnes du Turkménistan et de la Bactriane, sous l'apparence de géants Norvégiens à la blonde chevelure et aux yeux bleus. \_

Le RV ne dit rien du costume des Aryas, et peu de choses sur leur armement : l'épée et le couteau sont seuls mentionnés. Indra a le foudre et les flèches, les Maruts ont des lances (?), des hachettes (?) et des ornements d'or (anneaux, plaques), descriptions métaphoriques des éclairs et de la pluie qui les accompagnent. Les Aryas voyageaient en petits groupes avec des chariots. Ils connaissaient sans doute l'agriculture, mais apparemment n'en faisaient pas grand cas : les hymnes révèlent surtout une passion de guerrier pour le cheval attelé, le plus souvent brun, et le char de guerre, une passion d'éleveur confinante à l'obsession pour la richesse consistant surtout en vaches et chevaux. Ils ne semblent pas habiter dans les *pur*, qui paraissent toujours appartenir à leurs ennemis et sont convoitées d'abord parce que ce sont des enclos à bétail. On remarquera le peu de cas fait du chameau par des populations censées avoir traversé l'Asie centrale.

Lorsqu'il apparaît dans le RV, le nom Arya s'oppose presque toujours à Dasyu ou Dasa. Les occurrences sont très rares : ces noms apparaissent presque exclusivement dans les hymnes au dieu des combats, Indra. On compte pour *ar(i)ya* 20 occurrences, comme nom, 17 comme adjectif ; pour *anarya* aucune occurrence ; pour *dasyu* 66 occurrences (+ *dasyu-han* 10 fois et *dasyu-hatya* 6 fois, + 2 autres composés en *dasyu*<sup>o</sup>), pour *dasa* 26 occurrences, comme nom, 32 comme adjectif (+ 1 fois *dasapatni* (*puras*) et 3 fois *dasapatni* (*a/apas*)). Les passages

qui contiennent ces mots ont été très souvent commentés, en dernier lieu par Witzel, par Hock et par Trautmann. On ne reprendra pas ici le détail d'analyses déjà faites et bien faites. On rappellera seulement que *dasyu* a pour exact correspondant phonétique l'iranien *daxyu*, qui désigne le pays des Ariya et que le mot *dasa* a pour tout aussi exact correspondant le nom d'une tribu iranienne, les *Daha*. S'il y a opposition ethnique, elle est donc entre I-a et I-ir, pas entre I-e et non-I-e. On sait par ailleurs que des chefs *arya* ou des alliés de ces chefs portent des noms manifestement non-i-ir. Il n'y a dans le RV rien qui permette certainement d'opposer l'apparence physique des Aryas à celle des Dasyus (*supra*). Par contre il est clair que les Aryas sont toujours ceux qui peuvent demander ou espérer la protection d'Indra, ou le remercier de celle qu'il leur a accordée, parce qu'ils savent quel culte lui rendre. A l'inverse les Dasyus/Dasas **n'honorent pas Indra et ne financent pas les sacrifices correctement faits par des prêtres compétents, connaissant les bonnes formules** et pour cela fort bien payés. Ainsi privés de la protection d'Indra, ce sont les battus. Quand il y a guerre entre deux groupes *arya*, c'est celui qui a le meilleur prêtre, le plus compétent, qui l'emporte.

L'opposition *Arya/Dasyu* ou *Dasa* n'est donc ni physique, ni morale, ni sociale, ni ethnique, mais religieuse, ce qui explique que plus tard le mot *arya* désignera celui qui, suivant l'exemple de ses ancêtres, respecte les bons rites et coutumes brahmaniques. Que cette opposition soit d'essence avant tout religieuse n'a rien d'étonnant : le RV est un texte religieux. Mais ce n'est pas celle d'un peuple élu s'appropriant les biens d'un peuple condamné, c'est celle du peuple pieux, généreux pour ses prêtres et envers les dieux, qui triomphe par la force du rite bien fait des impies ou des fourvoyés. La poésie et la langue jouant un rôle capital pour s'assurer la faveur des dieux, on ajoutera que pour être *arya*, il faut parler sanskrit ou, à tout le moins, choisir des prêtres capables de composer en cette langue les hymnes qui attireront sur leur patron la protection d'Indra. Cela n'implique pas qu'*arya* dans le RV désigne uniquement celui qui parle sanskrit et encore moins qu'il suffise de parler le sanskrit pour être considéré comme *arya*.

L'après-midi du même jour, M. Henri-Paul Francfort a donné un exposé sur « La civilisation de l'Oxus (BMAC) et son rapport aux Aryas ». La civilisation de l'Oxus s'est étendue sur tout le territoire de l'Asie centrale entre environ 2500 et 1500 avant n. è., chronologie maintenant admise par la majorité des chercheurs, et que confirment toutes les nouvelles découvertes et datations. Sa plus grande floraison se situe entre – 2200 et – 1750 avant n. è. environ. Cette phase mûre est contemporaine de l'Indus harappéen (2500-1800) et des phases Namazga V et VI (2200-1500). Cette contemporanéité est attestée par de nombreux documents et notamment par les fouilles de Shortughai (Afghanistan du NE), un établissement harappéen dont la fouille précise a permis de montrer une séquence chronologique allant de l'harappéen mûr à une phase bactrienne (civilisation de l'Oxus).

Puis, aux alentours de – 1700 s’y met en place une phase tardive de la civilisation de l’Oxus, une sorte de déclin, si on l’envisage sous l’angle de la production artisanale et artistique et sous celui des échanges commerciaux à longue distance. En revanche, il s’y produit des phénomènes importants comme la prise de possession de nouveaux territoires dans les collines de lœss du Tadjikistan, une présence plus grande du matériel de type steppique et des évolutions dans les pratiques funéraires.

Les hypothèses mettant en relation la civilisation de l’Oxus avec les Indo-iraniens sont de deux sortes : soit elles prennent la civilisation de l’Oxus pour une émanation des Indo-iraniens arrivant d’Anatolie (V. Sarianidi) ou du Turkménistan (F. Hiebert), soit elles y décèlent la trace de nouveaux arrivants, venus du monde des steppes du groupe des cultures d’Andronovo, qui en prennent possession (A. Parpola, J. Mallory) ou lui succèdent (E. Kuz’mina). J. Mallory a récemment proposé de garder l’hypothèse steppique, mais il a mis l’accent sur un étrange phénomène historique qu’il a baptisé *Kulturkugel* (« l’obus culturel »), par lequel la culture archéologique steppique d’Andronovo se transforme par son passage dans la civilisation de l’Oxus en une ou plusieurs autres cultures archéologiques de nature inconnue, que l’on ne retrouve pas en Inde, où pourtant arrivent les Indo-aryens.

Le choix, à échelle macroscopique, se place entre l’hypothèse anatolienne (syro-hittite) et l’hypothèse steppique. Entre 2500 et 1000 l’archéologue qui s’intéresse à ces problèmes doit rendre compte de l’existence de trois grosses entités ethno-linguistiques (ou simplement linguistiques, mais sans ethno-, que devient le matériel archéologique ?) : Indo-iraniens, Indo-aryens et Iraniens. Une question en découle : l’entité indo-aryenne eut-elle une existence en Asie centrale ou n’émergea-t-elle que dans le sous-continent ? Sur le territoire de l’Asie centrale même, trois grands ensembles archéologiques couvrent successivement le même territoire : la civilisation de l’Oxus de l’âge du bronze (phase formative, mûre puis tardive avec des nuances) avant 1500 ; puis la civilisation de l’Oxus de l’âge du fer ancien (dite Jaz-Tillja-Kuchuk, à céramique façonnée peinte) entre 1400 et 1000 ; puis l’Asie centrale achéménide (céramique tournée blanche qui commence dès 1000, avant l’arrivée des Perses). (Résumé de M. H.-P. Francfort).

Le même jour, le second cours de M. Witzel a porté sur la façon de repérer les mots d’origine dravidienne ou austro-asiatique dans le RV. Dans les parties les plus anciennes du RV, il n’y a pas d’emprunt au dravidien. Ceux-ci apparaissent seulement dans les parties plus récentes du RV. La majorité des emprunts est donc d’origine austro-asiatique, ce qui surprendra tous ceux qui pensent que les habitants d’Harappa et Mohenjo-Daro parlaient une langue dravidienne. Le RV conserve en outre des mots empruntés à d’autres groupes linguistiques dont il permet de postuler l’existence et la localisation au Sind et au Makran.

Le 18 janvier, M. Jean Kellens a donné un exposé sur « le sens du mot Arya dans l'Iran ancien ». A l'inverse des langues indiennes où *árya* fait partie d'une chaîne dérivationnelle complète qui n'en éclaire pourtant pas le sens et ne permet pas d'éclairer l'amphibologie sémantique de l'étymon *ari*, l'avestique *ariia* (vieux perse *ariya*), dont il y a des raisons de supposer que la voyelle initiale est en fait un *a* comme en i-a, est isolé. Alors que RV *árya* s'oppose clairement à RV *dasyu*, en Iran il peut s'accoler à *daxyu* « peuple » pour lui donner une connotation positive. L'hypothèse selon laquelle *árya* et *ariia* continueraient un vieux mot i-e par lequel se désignaient eux-mêmes ceux qui parlaient le PIE étant aujourd'hui abandonnée, restent que *árya* et *ariia* sont les noms que s'appliquaient à eux-mêmes les « rédacteurs » du RV et de l'Av respectivement. Peut-on en faire une auto-dénomination des I-ir indivis ?

L'Avesta égrène quelquefois les éléments squelettiques d'une histoire de l'humanité, partiellement reprise par le *Shahname*. Elle retrace par allusions les événements marquants du trimillénaire qui a précédé l'âge qui est le nôtre : constitution progressive de l'humanité d'abord, des nations iraniennes ensuite. L'humanité et les nations iraniennes n'achèvent de se constituer qu'au terme d'un long processus, avec Zaratoustra et Vistaspa. Ce dernier est apparemment le premier être à avoir atteint la survivance mentale et est à ce titre le dernier de la série des « premiers hommes iraniens ». L'Avesta ne raconte pas en termes explicites la façon dont s'est faite la différenciation ethnique, mais l'on voit comment les hommes en viennent à constituer des ensembles sociaux de plus en plus complexes. Les deux héros *Θraetaona* et *Kərəsraspa*, contemporains de Yima, mais ses cadets dans l'ordre des naissances par pressurage, sont les premiers héros avestiques qui appartiennent à un groupe social. A la fin du millénaire d'immortalité, Ahura Mazda convoque l'assemblée des « dieux aériens » et Yima celle des « hommes les meilleurs ». Après quoi il prescrit à Yima de construire le *vara* et d'y préserver du grand hiver quelques espèces choisies d'êtres vivants. Les deux assemblées et la construction du *vara* fondent l'*ariiana- vaejah- varjhuia daitiiaia*, soit « tourbillon appartenant aux airiias de la (rivière) bonnedivine (et) adéquate », c'est-à-dire « pays airiia où tourbillonne la rivière... ». C'est la première attestation, dans l'histoire mythique du monde, d'homme définis comme airiias. Ceux-ci, nous dit un texte beaucoup plus tardif, sont les descendants d'Eric, fils de *Θraetaona* à qui revient le pays d'Iran. Ils vont affronter les descendants des deux autres fils de *Θraetaona*, ceux de Salm, à qui revient la terre de Rome et surtout ceux de Toz, à qui revient le Turkestan, conduits par *Fraŋrasiian/Afrasyab*. C'est avec *Haosrauuah*, vainqueur final de *Fraŋrasiian*, avant-dernier des neuf kavis et prédécesseur immédiat de Zaratoustra, que l'adjectif *ariia* caractérise pour la première fois le plus vaste des ensembles sociaux, la « nation » (*daxyu*), et de plus au pluriel. *Haosrauuah* a eu pour tâche spécifique d'assurer aux nations airiias, dont c'est là première manifestation historique, l'exercice d'un type de pouvoir défini par *xsaθra*. Il est probable que dès ce moment tout sentiment du sens étymologique de *ariia* doit être considéré

comme perdu. Pour les chantres de l'Avesta, le mot se réfère à toute une histoire mythique, celle des hommes les meilleurs rassemblés par Yima dans l'Airriana Vaejah, puis — pour partie d'entre eux — dans le *vara* ; qui ont sans doute pour ancêtre un fils de Œraetaona dont la légende avestique ne nous est pas connue ; qui font partie d'une communauté à qui Ahura Mazda a réservé le *x'arôna*, le *xsatha* et la *daena*. Au moment de l'histoire où l'Avesta nous abandonne, les nations airriias sont constituées, elles ont pris possession des trois bienfaits qui leur étaient promis et connaissent les recettes qui doivent leur permettre, pendant trois mille ans encore, de forger leur destin. *airriia* est dès lors le nom d'une ethnie, qui a une histoire, celle que raconte l'Avesta, et une religion, celle des chantres de l'Avesta. Il n'a de sens que dans un contexte culturel iranien et ne peut plus être utilisé comme équivalent à I-ir. La seule traduction possible est « iranien ». En Iran comme en Inde, *ārya* et *airriia* s'excluent l'un l'autre ; ils n'ont pas le même référent culturel, ni le même référent religieux et il n'est pas impossible, comme le montre M. Witzel, que certains des *dasyu* ennemis des *ārya* aient été des Iraniens, c'est-à-dire des *airriia*.

L'après-midi du 18 janvier, M. Gabriel Gachelin et Mme Véronique Barriol ont bien voulu faire un exposé très suivi sur « Gènes, races et migrations ». On sait en effet que certains archéologues, désespérant de pouvoir trouver un marqueur fiable des migrations indo-iraniennes dans la poterie, la typologie des inhumations, les restes d'habitat, la crâniologie, etc., placent beaucoup d'espoirs dans l'analyse des restes d'ADN humain. Ils suivent en cela l'exemple très médiatisé de L. Luca Cavalli-Sforza qui, combinant les résultats d'analyses génétiques avec des hypothèses linguistiques portant soit sur l'âge relatif et les relations internes des langues i-e, soit sur la possibilité de reconstituer de vastes groupements dont le PIE serait un rameau détaché, reconstitue les voies de peuplement du globe. Il a été fort peu question de ces hypothèses linguistiques lors du séminaire, l'essentiel ayant été dit il y a plus de cent ans à propos du nostratique. Par contre il n'était pas possible de ne pas examiner les possibilités que donnent les techniques nouvelles d'analyse génétique. M. Gachelin et Mme Barriol ont bien voulu nous éclairer sur les principes à la base de cette méthode, sur ses résultats, et sur d'éventuelles sources de conflits.

On sait que l'ADN est la structure porteuse de l'hérédité. Il se présente en très longs filaments et forme les chromosomes qui peuvent être définis comme des segments d'ADN. Il est formé d'une succession de quatre bases organiques (A, T, C et G) liées à un squelette de phospho-désoxyribose. Le groupement composé d'une de ces bases et d'une molécule de désoxyribose est appelé nucléotide. La séquence en nucléotides, caractéristique pour chaque individu, constitue la base chimique de l'hérédité. Le gène est un segment d'ADN à qui on peut attribuer une fonction spécifique, comme la capacité de codage pour un ARN ou une protéine. Il se transmet en principe inchangé lors de la reproduction sexuée. Dans toute cellule existent deux types de molécules ADN, l'ADN mitochondrial (hors noyau, dans le cytoplasme de la cellule) qui se transmet unique-

ment par les femmes et l'ADN du noyau (celui des chromosomes) dont l'un (le chromosome Y) est exclusivement masculin et transmet donc l'hérédité en ligne masculine.

Lors du tri des chromosomes au cours de la reproduction sexuée, les fragments d'ADN se transmettent en principe sans changement en dehors des échanges dus à des recombinaisons. Mais des mutations peuvent survenir dans l'ordre des nucléotides ou des pertes ou des gains d'un ou plusieurs nucléotides. Si les hasards de la mortalité humaine et de la transmission sexuelle permettent la transmission de ces mutations, elles deviennent héréditaires et permettent de définir un nouveau type génétique qui sera présent, à proportions plus ou moins grandes, dans une population donnée incluant les descendants de l'individu porteur de la première mutation. Il ne s'observera pas ou rarement dans les populations n'ayant eu aucun contact sexué avec cet individu ou ses descendants. Ces mutations sont peu nombreuses. Leur nombre est infime par rapport au total des gènes composant le génôme humain et séparant celui-ci du génôme animal. Nous avons encore 99 % de gènes en commun avec le chimpanzé et la différence génétique n'est pas telle entre groupes humains qu'elle empêche l'interfécondité. Par ailleurs la variation génétique en elle-même est neutre, la majorité des mutations affectant soit de l'ADN non codant, soit un nucléotide non significatif dans un gène. Elle n'acquiert de valeur positive ou négative qu'en fonction de l'avantage ou du désavantage adaptatif qu'elle donne dans une situation donnée : un gène, ou plutôt un groupe de gènes, qui accroît la résistance face à une maladie de type x et la diminue face à une maladie de type y aura une valeur positive là où existe la maladie x, négative là où prévaut la maladie y.

Si l'on admet l'unité originelle de l'espèce humaine, on conçoit que la multiplication, au fil des générations, des mutations génétiques devenues héréditaires sépare les populations les unes des autres. Plus la distance génétique entre deux populations données sera grande, plus leur séparation sera ancienne. Cette distance ne peut être appréciée qu'avec des méthodes statistiques, mais le principe peut être considéré comme certain et les méthodes statistiques utilisées comme fiables à condition que l'on en connaisse les limites. On peut aussi considérer comme assuré que deux populations très éloignées l'une de l'autre mais où l'on trouve en commun un gène ou un groupe de gènes présentant un polymorphisme distinctif, ont été un jour en contact sexué, ne serait-ce que du fait d'un seul individu.

Reste à tirer des conclusions de ces constatations que l'on peut dire objectives. Il faut tenir compte d'un certain nombre de biais dans la constitution des échantillons qui sont soumis au traitement statistique. Le premier est la constitution de l'échantillon qui servira, implicitement ou explicitement, à représenter la population d'origine. S'agissant de l'espèce humaine, celle-ci est presque toujours posée comme africaine, mais sa sélection et les regroupements qui permettent la constitution d'un échantillon assez vaste pour permettre le traitement statistique sont nécessairement entachés d'a priori. La sélection de la population dont on veut

établir la relation avec la population d'origine est souvent entachée des mêmes a priori (les populations les plus « primitives » étant déclarées les plus anciennes) et le biais est accru par le fait que les analyses reposent souvent sur des analyses faites à partir de prélèvements effectués dans des groupes très particuliers (prisonniers, militaires, personnes hospitalisées, etc).

Le deuxième biais est dans l'utilisation d'une horloge génétique, c'est-à-dire l'affirmation que les mutations se font à rythme constant, qui peut être estimé et qui permet de calculer le temps écoulé depuis la séparation entre la population originelle (sélectionnée et constituée a priori et dont on oublie souvent de dire qu'elle-même a nécessairement subi des mutations) et la population étudiée. Or rien ne prouve que ce rythme ait été constant et puisse être calculé. On sait ainsi que les calculs aboutissant à dater l'Ève africaine à partir des variations constatées dans l'ADN mitochondrial, qui se transmet par les femmes seulement, ne coïncident pas avec ceux qui permettraient de dater l'Adam africain par examen de l'ADN du noyau, dont une partie est d'origine masculine. Ève et Adam n'auraient jamais pu se rencontrer !

Le troisième biais consiste dans le choix du modèle statistique utilisé pour le traitement informatisé des millions de données rassemblées et le choix de la méthode de reconstruction (méthodes de distance, de parcimonie ou encore méthode probabiliste du maximum de vraisemblance). Certains modèles, tel celui utilisé par L. Luca Cavalli-Sforza, sont conçus pour donner une information non-phylogénétique du type ressemblance globale entre populations. Ces modèles donnent une représentation de la réalité qui ne prend pas seulement en compte l'ascendance commune, mais semblent confirmer la justesse du choix de la population d'origine alors qu'ils utilisent celle-ci comme un donné. D'autres méthodes, comme la méthode cladistique qui prend seulement en compte l'ascendance commune, ne permettent aucune conclusion sur la population d'origine en dehors d'une comparaison avec des groupes externes (comme les chimpanzés, par exemple).

Le quatrième biais est la tentation de considérer comme scientifiquement fondée la seule explication donnée des différences génétiques entre populations. Or ce qui est scientifiquement fondé, c'est la constatation de ces différences. Le scénario (migrations, invasions, etc.) qui les explique doit être validé par les méthodes de validation utilisées en sciences humaines. On oublie en outre trop souvent que les effets, dus au seul hasard, de la dérive génétique peuvent concentrer un gène, ou un groupement de gènes, dans une population isolée. Dans un environnement donné, ce matériel génétique peut devenir exceptionnellement favorable et conduire à la préservation de cette population et d'elle seule. C'est le cas de certains gènes qui favorisent la résistance à la malaria, par exemple. En poussant le raisonnement à l'extrême, on peut imaginer que deux populations isolées, l'une du Vietnam central, l'autre d'Afrique australe par exemple, aient seules conservé le gène ou groupe de gènes dont un polymorphisme connu permet la survie face à une maladie nouvelle type sida. Au bout d'un certain

nombre de générations, ces populations seront les seules à avoir survécu et il faudra reconstituer les chemins de la diversification des populations humaines à partir du matériel génétique qu'elles seules auront conservé, avec toutes les erreurs qui en résulteront nécessairement. Le cas a pu se produire dans le passé, surtout lorsque l'espèce humaine était infiniment moins nombreuse qu'aujourd'hui et infiniment moins résistante à son environnement et donc lorsque les épidémies et les pandémies ont façonné la structure des populations résistantes ou simplement survivantes. (Résumé revu et corrigé par M. Gachelin et Mme Barriel)

La discussion, fort longue, a montré à quel point ces éclaircissements étaient nécessaires et attendus.

\*

Le 18 janvier, M. Witzel a consacré son troisième cours à l'examen de l'hydronymie du RV, aux emprunts faits à proto-Burushaski et à des langues non i-a, non dravidiennes, non munda de la vallée du Gange et aux substrats décelables dans la toponymie avestique.

Le jeudi 25 janvier, le cours de M. Kellens a porté sur « Mazdéisme, zoroastrisme et temples du feu ». Il a été rappelé que l'Avesta constituait à l'origine un canon organisé en trois livres de sept chapitres. Ce que nous appelons Avesta aujourd'hui est un ensemble d'extraits choisis qui composent deux anthologies liturgiques distinctes, l'une qui est le récitatif d'un long sacrifice, l'autre qui rassemble les hymnes sacrificiels consacrés aux divinités autres qu'Ahura Mazda et les assortit de quelques liturgies privées. Aucun des textes avestiques n'a été mis par écrit avant le règne de Xosro I (531-579). Mais le texte est beaucoup plus ancien. La composition des hymnes de l'Avesta ancien daterait de 1700 à 900 avant n. è., celle de l'Avesta récent de 900 à 300.

La comparaison du RV et de l'Avesta ancien, textes religieux proches par la langue, la phraséologie et la doctrine procure au moins une certitude : en l'absence de documents écrits, avant le VI<sup>e</sup> siècle avant n. è. aucun vestige matériel ne permet d'identifier sûrement une civilisation comme étant indienne, iranienne ou indo-iranienne commune. Le critère le plus souvent pris en considération par la majorité des archéologues, la présence d'un foyer dit sacré ou d'un prétendu « autel » du feu, est le moins pertinent de tous : pas plus que les Indiens, les Iraniens ne sont des adorateurs du feu. Le feu n'est pas le destinataire essentiel du sacrifice, mais son agent essentiel. Ce rôle est attesté non seulement en Inde, non seulement chez les i-e, mais dans tant d'autres populations que les traces de feu rituel ne peuvent en aucun cas être considérées comme des marqueurs archéologiques. Il en est de même des outils de pressurage du *soma/haoma*, pratique non documentée ailleurs dans le domaine i-e et qui est soit une innovation commune aux I-ir, soit un emprunt commun à des peuples d'Asie centrale ou même de Russie du sud. Le critère des pratiques funéraires n'est pas plus pertinent. L'exposition des cadavres en vue de décharnement est attestée dans

d'autres civilisations que la civilisation iranienne (mazdéenne), harappéenne par exemple, et rien ne permet de penser, bien au contraire, que d'autres types de traitement des dépouilles humaines n'aient pas été pratiqués par des Mazdéens. Ajoutons que les Gathas attribuées à Zaratoustra, si elles témoignent de la coutume la plus communément partagée, celle du culte avec feu, pourraient avoir condamné le pressurage du *haoma* et ne disent rien du traitement des cadavres. Le Zoroastrien des origines est un homme invisible.

La différenciation entre Indiens et Iraniens est d'abord d'ordre linguistique. Elle est certainement aussi d'ordre religieux, mais les différences se laissent moins facilement définir tant nous savons peu de choses de la religion avestique ancienne. Un des faits remarquables, constaté et commenté depuis longtemps, touche le vocabulaire où il arrive qu'un mot i-a soit connoté positivement et son correspondant phonétique ir. négativement, ou vice versa : *deva/daeva*, *asura/ahura*, *dasyu/daxyu*, etc. Cette opposition n'est pas totale, car, par exemple, l'*asura* du RV et le *daeva* iranien gardent des traces de connotation positive et *daxyu* est sémantiquement neutre. L'analyse de la formule que l'on trouve en Yt 5.22, etc. montre aussi que l'on ne peut se satisfaire des oppositions bien/mal, ir./i-a. L'énumération des mots est négativement homogène, mais les mots qui la composent ne sont pas nécessairement négatifs en dehors du cadre spécifique de cette formule.

Au vocabulaire daivique de l'Avesta (c'est-à-dire à la démonisation de certains théonymes i-a et du nom du ciel i-e en iranien), il faut ajouter le renversement de certains termes dans les formules qui composent les récits mythologiques. Alors que Trita abat avec une force autoritaire l'obstacle résistant que constitue l'ennemi impie, son correspondant *Θraetaona* oppose sa force de résistance à la force autoritaire du serpent impie. Trita tue aussi son adversaire comme le chasseur tue un sanglier, tandis que *Vrθθraγna* prend la forme du sanglier pour abattre ses adversaires. En Inde, un acte cosmologique essentiel consiste à briser la caverne (*bala*), en Iran à la construire (*vara*).

Les mots amphipolaires indiens et leurs correspondants opposés iraniens ont conservé des traces plus ou moins accusées de leur amphipolarité originelle. Même si le parallélisme n'est pas entier, cela suffit à établir que les deux domaines linguistiques ne se différencient pas par des inversions de polarité, mais par la perte progressive, en sens inverse, de l'ambiguïté originelle. Le phénomène est trop complexe pour que l'attribution à une réforme religieuse personnelle en soit une explication satisfaisante.

Dans l'après-midi du 25 janvier, MM. Franz Grenet et Claude Rapin ont présenté, sous le titre « Nouvelles découvertes archéologiques en Ouzbékistan : la problématique des temples-terrasses », les résultats de la campagne de fouilles menée au cours de l'été 2000 par la Mission Archéologique Franco-Ouzbèke sur un site important de l'oasis de Samarcande, Kok-tépé. Dirigée sur le terrain par M. Claude Rapin et non terminée, la fouille a permis de découvrir la tombe

d'une princesse sarmate datable du tournant de notre ère, creusée dans l'une des ruines d'une cité fortifiée plus ancienne remontant aux débuts de l'âge du fer. Sur une terrasse centrale, véritable « ville haute » dominant la plaine environnante, se pressaient divers édifices officiels, dont un ensemble probablement palatial et deux plates-formes monumentales de hauteur originellement différente. La plate-forme la plus basse, presque complètement arasée par des travaux agricoles récents, présentait un plan quadrangulaire au bord renforcé de tours rondes. Dans un état antérieur l'édifice se présentait sous la forme d'une aire à ciel ouvert, fortifiée au moyen d'un mur muni de tours circulaires percées de meurtrières. Le seul accès identifié était constitué par une porte monumentale encadrée de deux tours creuses en colimaçon. Lors de la construction de la plate-forme, la porte monumentale de l'enceinte du premier état a été partiellement rasée. L'une des tours a été remblayée avec de gros galets de rivière récupérés sur un dispositif qui avait probablement fonctionné à proximité ; ces galets avaient été à l'origine apportés depuis plusieurs kilomètres de distance. La fonction de ces galets a été suggérée par la découverte lors de la fouille du sanctuaire de Sangyr-tepe, près de Shahr-i Sabz (la Nautaka de l'antiquité), en Sogdiane méridionale, d'un foyer monumental reposant sur un lit de galets de mêmes dimensions. Des groupes de fosses associées à ce même édifice montrent que l'on recourait à l'ensevelissement rituel des restes du feu sacré et du culte en isolant soigneusement galets, cendres, ossements d'animaux et sable. Ce rituel réunit des traits susceptibles d'illustrer les pratiques religieuses en vigueur dans cette région qui est celle de l'Iran oriental, plus précisément de l'aire culturelle dite « Yaz I-II-III » qui, à partir des régions bactro-margiennes, présente une forte unité dès la seconde moitié du deuxième millénaire avant n. è. et se diffuse vers la Sogdiane d'une part, vers les régions au sud de l'Hindukush d'autre part.

A Koktepe, le caractère sacré de l'aire représentée tout d'abord par une enceinte, puis par la plate-forme monumentale, ne fait guère de doute. Nous ignorons si ces deux formes architecturales traduisent un passage généralisé d'un système d'aires sacrées vers un système à plate-formes. Les temples-terrasses constituent cependant un groupe architectural homogène dans toute la région depuis l'Age du Fer : on peut proposer d'y rattacher, avec divers degrés de vraisemblance quant à la fonction cultuelle, les terrasses de Yaz-tepe, Kuchuk-tepe, Tillja-tepe (avec tours en colimaçon, comme à Koktepe), et Erk-kala à Merv (sur ce dernier, voir l'article à paraître de M.I. Filanovitch et Z.I. Usmanova dans *Arts Asiatiques*). On retrouve cette tradition à Pachmak-tepe (vallée du Surkhan-darya) pour l'époque achéménide et à la ville haute d'Ai Khanoum pour l'époque hellénistique. Les vestiges des cultes sont notamment représentés par les foyers (sur plate-forme ou non), les lits de galets isolants, les fosses ou puits à offrandes. Ces caractères demeurent insuffisants pour permettre une identification précise de la religion qu'ils représentent, mais on ne peut nier que les textes avestiques et les pratiques zoroastriennes présentent pour le moment la source la plus riche en parallèles : isolation rituelle de l'aire sacrificielle (le *pavi*) par

rapport aux impuretés du sol au moyen de pierres ou de sable, conservation des cendres à proximité, etc. (résumé rédigé par MM. Grenet et Rapin).

La discussion a porté sur l'utilisation des galets dans le rituel et l'interprétation à donner de la préservation des cendres. Sont-elles conservées parce qu'elles sont pures et consacrées, ou simplement parce qu'on ne savait pas comment s'en débarrasser ? Le représentant de la communauté zarathoustriste (Yazd) en France a affirmé qu'à Yazd les cendres recueillies dans les autels du feu n'étaient pas préservées, mais étalées dans les champs. H.-P. Francfort a fait remarquer que l'archéologie atteste aussi un usage profane des galets comme réserve de chaleur dans les processus de cuisson. MM. Rapin et Grenet ont répondu que dans les deux sites à terrasses où l'observation a pu être faite avec précision (Koktepe et Sangyrtepa), l'énorme quantité de galets retrouvés sur place paraît imposer l'idée d'un usage architectural plutôt que simplement domestique.

G. F.

#### COURS ET CONFÉRENCES À L'ÉTRANGER

« Fires in temples, Fire-temples and Aryan Cult Practices », Ashgabad (Turkménistan), 10 octobre 2000.

« Silk Highways and Mountain Paths : Gilgit and the Internationalization of Buddhism », Yale University, 14 novembre 2000 ; Harvard University, 16 novembre 2000.

#### PUBLICATIONS

« Raoul Curiel, 1913-2000 », nécrologie publiée dans le catalogue de l'exposition « Un savant dans son siècle : Raoul Curiel (1913-2000) », Cabinet des Médailles, 5 décembre 2000-4 mars 2001), 1-11 et *Journal Asiatique* 288.2, 2000, 239-253.

#### PROFESSEURS ÉTRANGERS INVITÉS

Monsieur Michael Witzel, Professeur à l'Université de Harvard, a donné les 4, 11, 18 et 25 janvier quatre cours sur « Vedic Data on Linguistic Substrates in Central Asia and India » et activement participé au séminaire commun de MM. Fussman et Kellens.

Monsieur Jens-Uwe Hartmann, Professeur à l'Université de Munich, a donné les 8, 15, 22 février et 1<sup>er</sup> mars quatre cours sur « Recently Found Early Buddhist Manuscripts from Afghanistan : the Schøyen Collection ».

Monsieur Xavier Tremblay, chercheur à l'Académie des Sciences de Vienne (Autriche), a donné le jeudi 4 janvier une conférence intitulée « Grammaire

comparée et grammaire historique : à quelle réalité correspondent les résultats de la grammaire comparée ? », résumée *supra*.

Monsieur Michael Willis, conservateur des antiquités indiennes au British Museum, a donné le jeudi 26 avril une conférence sur « Sanchi and the Early Buddhist Tradition ». Il a montré qu'il était difficile de mettre en rapport, comme on le fait généralement, les traditions bouddhiques sur l'envoi de missionnaires en Avanti dix-huit ans après le sacre d'Asoka avec les inscriptions nettement postérieures gravées sur les reliquaires découverts au XIX<sup>e</sup> siècle dans les stupas de Sanchi et de sa région.

#### MAÎTRE DE CONFÉRENCES INVITÉE

Madame Margarita Filanovitch, archéologue à l'Académie des Sciences d'Ouzbékistan, Professeur à l'Université de Tashkent, a séjourné à Paris du 1<sup>er</sup> décembre 2000 au 30 avril 2001. Elle a participé activement à la préparation et au déroulement du séminaire commun de MM. Fussman, Kellens et Witzel et a profité de son séjour en France pour mettre au point plusieurs articles sur les mouvements de population en Asie centrale.

#### MISSIONS ET AUTRES ACTIVITÉS

Mission à Ashgabad (Turkménistan) du 9 au 15 octobre 2000 pour participer à la conférence internationale sur l'héritage culturel du Turkménistan (10-13 octobre 2000), y présenter une communication sur « Fires in temples, Fire-temples and Aryan Cult Practices », et revoir les sites archéologiques proches d'Ashgabad.

Mission aux USA du 7 au 22 novembre 2000 pour participer à la conférence internationale sur l'art indien et centrasiatique « pré-kouchan » (Kansas-City, 8-11 novembre) et visiter les départements indianistes des universités de Yale et Harvard.

Co-organisation de la 16<sup>e</sup> conférence de l'European Association of South Asian Archaeologists (Paris, Collège de France, 2-6 juillet 2001). Conférence inaugurale par G. Fussman, D. Matringe, E. Ollivier, F. Pirot, « Archaeology without Digging, the Study of the Indo-Muslim Town of Chanderi (MP) ».

Direction de l'Institut d'Études Indienne du Collège de France.

Participation au Conseil scientifique du Centre de Sciences Humaines de Delhi et de l'Institut Français de Pondichéry.